

Nouvelles pratiques sociales



Pour une démarche praxéologique

Alexandre Lhotellier and Yves St-Arnaud

Volume 7, Number 2, Fall 1994

La recherche sociale et le renouvellement des pratiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301279ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301279ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lhotellier, A. & St-Arnaud, Y. (1994). Pour une démarche praxéologique. *Nouvelles pratiques sociales*, 7(2), 93–109. <https://doi.org/10.7202/301279ar>

❖ Pour une démarche praxéologique

Alexandre LHOTELLIER
Yves ST-ARNAUD
Département de psychologie
Université de Sherbrooke

S'il y a eu de tout temps, un débat entre ACTION et SAVOIR, ce débat a pris une tournure plus aiguë depuis le développement accéléré de la science. Le «chercheur scientifique» a remplacé le clerc d'autrefois. Ainsi nos conduites pratiques, nos actes professionnels risquent d'être scindés en deux. Il y a l'empirisme des savoir-faire et la théorie pure. Il y a l'écart entre la théorie professée par un acteur pour expliquer son comportement et celle qu'il applique (Argyris et Schön, 1974).

Il y a aussi la répugnance de l'homme d'action à «analyser son action». Il considère que c'est inutile ou que cela affaiblit l'action elle-même. L'homme d'action est le plus souvent en état d'alerte, capable de répondre immédiatement à l'événement, au problème, bref, à affronter la situation. Ou alors, trop souvent, les pratiques sont des routines, c'est-à-dire des répétitions d'actes irréfléchis, difficiles à modifier.

Mais trop souvent aussi le praticien ou l'homme d'action a été dévalorisé par rapport au chercheur – comme si l'action n'était pas nécessaire. La démarche praxéologique veut renouveler la recherche à laquelle fait défaut un rapport harmonieux entre savoir et action.

Pourtant une histoire déjà longue, mais dispersée, peu écoutée, existe, connue ou inconnue. On peut déjà citer Brentano avec sa «psychologie de l'acte», expression relevée dans *Psychologie du point de vue empirique*

(1872), l'apparition du mot avec Espinas (1893), la thèse de Blondel (1893). Et pour continuer en France, l'apport de Politzer (1968), repris par Sève (1984), ou les travaux de Meyerson (1948) et de Vallon (1942), *De l'acte à la pensée*.

Du côté américain, la préoccupation praxéologique est déjà présente dans le pragmatisme de James (1890) puis dans l'objectif de Dewey (1929) : «la destruction des barrières qui ont divisé la théorie et le pratique» ; Dewey qui concevait ainsi une totalité dialectique dans *The Quest for Certainty. A Study of the Relation of Knowledge and Action*. Et aussi la publication de Mead (1934), *Mind, Self and Society*.

Impossible de ne pas mentionner ici les textes des sociologues comme Crozier et Friedberg (1977, 1993), Touraine (1965) et Bourdieu (1972). Citons aussi l'importance des philosophes anglo-saxons, analystes de l'action – mais aussi Ricoeur (1986), Habermas (1987) et Daval (1981).

Une des sources possibles de praxéologie s'inscrit dans une tradition de près de 50 ans maintenant, celle issue de Lewin (1948, 1951) et qui déjà se nomme «recherche-action». Avec Argyris et Schön (1974), on voit apparaître la notion de science-action dans un effort pour redonner à la pensée de Lewin l'originalité que les expérimentalistes (Festinger, 1980) avaient réduite, faute de pouvoir traiter «scientifiquement» l'incertitude et le caractère unique de la situation porteuse de sens.

Plus récemment, on a pu parler d'un «tournant pragmatique», une attention minutieuse aux faits et valeurs de l'action. Ce même mouvement investit «la science telle qu'elle se fait», en prenant au sérieux ce que les acteurs de cette science ont à dire (Callon, 1989, 1991 ; Latour, 1988, 1989).

Il s'agit aussi de mieux préparer les professionnels à leur pratique. Une crise de conscience dans l'éducation professionnelle est apparue : on ne se limite plus à la rationalité technique, une épistémologie de la pratique dérivée de la philosophie positiviste, construite dès la fondation de l'université moderne (Schön, 1983 et 1987). La pensée de Schön semble d'ailleurs ouvrir de nouvelles voies de communication entre les disciplines (Schön, 1991 ; Grimmer et Erickson, 1988)

Pour une démarche praxéologique est une tentative de définition qui, tenant compte des remarques précédentes, permet de nommer les fondements, d'énoncer les principes méthodologiques et de donner un aperçu des moyens mis en œuvre pour qu'une telle démarche atteigne ses visées.

LES FONDEMENTS

La praxéologie est une démarche construite (visée, méthode, processus) d'autonomisation et de conscientisation de l'agir (à tous les niveaux d'interaction sociale) dans son histoire, dans ses pratiques quotidiennes, dans ses processus de changement et dans ses conséquences¹.

La praxéologie est moins une conceptualisation d'une pratique que la création d'un savoir nouveau issu de cette pratique, une démarche qui s'interdit de devenir une « logopraxie » (comme si le praticien était sous les ordres du logicien), une récupération de la praxis par le logos. Il s'agit bien d'une activation des connaissances produites. La démarche praxéologique trouve ses fondements dans la nature même de la praxis (activité en vue d'un résultat), dans la compétence de l'acteur à construire son agir et dans les contraintes inhérentes aux situations traitées.

La praxis

La praxéologie vise à dégager le savoir compris dans l'action, ou le savoir à inventer par l'action pour qu'elle soit plus performante. L'action est source de connaissances ; ce n'est pas une connaissance appliquée : « Je pars du postulat que les praticiens compétents en connaissent ordinairement plus que ce qu'ils peuvent en dire. Ils font preuve d'une sorte de "savoir dans l'action" (*knowing in practice*) dont la plus grande partie est tacite » (Schön, p. VIII).

Si la praxéologie est travail de praxis, il s'agit bien d'approcher la praxis. Nous pouvons rapporter les propos de Heidegger : « Nous estimons que l'essence de l'agir est loin d'avoir été suffisamment précisée. On ne connaît l'agir que comme la production d'un effet dont la réalité est appréciée suivant l'utilité qu'il offre. Mais l'essence de l'agir est l'accomplir. Accomplir signifie : déployer une chose dans la plénitude de son essence, atteindre à cette plénitude, *producere*. » Et tout commence en réfléchissant sur le sens de cet agir qui comprend une intention, une efficacité, une symbolique, une signification (agir n'est pas seulement exécuter), une transformation de soi.

La praxéologie n'est pas le pragmatisme (seule la réussite compte) et encore moins l'utilitarisme (seul l'intérêt compte) ; elle est une contribution au mieux-être d'une société qui se construit plus consciemment.

1. Cette définition reprend et développe une première improvisation proposée par Michel BERNARD, Alexandre LHOTELLIER et Yves ST-ARNAUD pour remplacer la notion de science-action d'abord empruntée à ARGYRIS et SCHÖN mais considérée comme trop provocante pour la communauté scientifique internationale (ST-ARNAUD, 1993 : 406-407).

La praxéologie offre une contribution aux sciences de l'homme, car elle réconcilie déjà, pour des fins d'efficacité de l'action, les deux polarités que ni la science appliquée ni la recherche-action n'ont encore réussi à intégrer². Elle est une contribution à la responsabilisation et au mieux « vivre ensemble » d'une société qui se construit plus consciemment. Souligner fortement la nécessité d'une démarche praxéologique qui donne sens à une pratique, c'est en même temps, et précisément, revaloriser la pratique (une pratique qui reprend son sens antique de décision à l'action, à l'action sensée). On ne peut parler de théorie sans la relier à une pratique – ou alors il s'agit d'un discours abstrait plaqué sur du concret. De même, on ne peut ignorer le retour de la pratique sur la théorie. C'est cet aller-retour que vise la démarche praxéologique, et pas seulement la conception et la conceptualisation d'une pratique.

La démarche praxéologique propose donc une interaction entre le savoir et l'action qui serait à l'image du rapport requis entre le savoir et le pouvoir (pouvoir-faire) pour la progression de l'agir vers une plus grande efficacité. La figure 1 illustre ce rapport. Si le développement du savoir se fait en rupture avec le pouvoir d'agir pour modifier une situation, il ne sert plus la progression de l'agir ; scientisme et nominalisme sont la conséquence de ce type de rupture. À l'inverse, la recherche rapide, sans réflexion ou sans contrôle par le savoir, d'un pouvoir-faire hâtif limite l'efficacité de l'agir : activisme et empirisme sont ici le prix à payer.

L'acteur

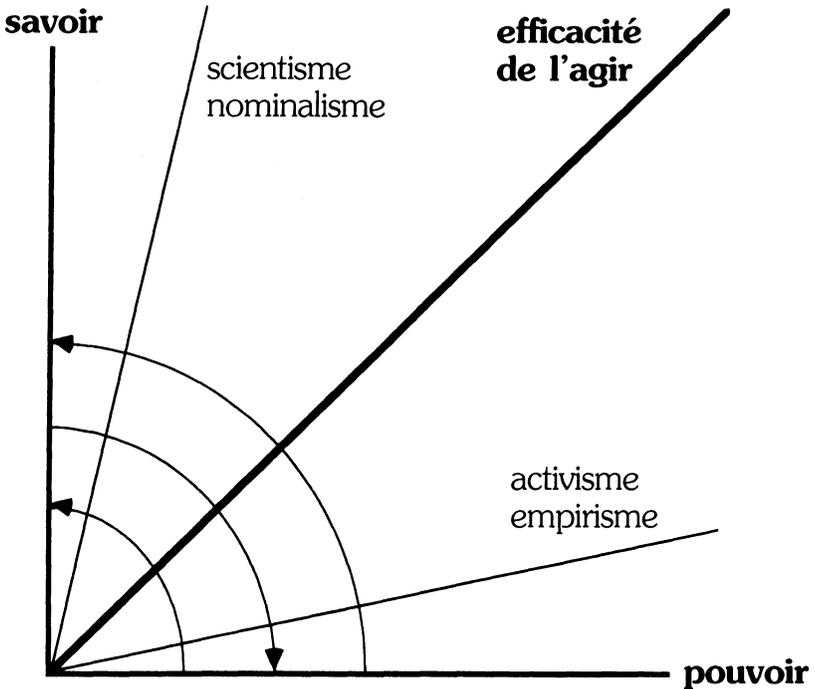
L'acteur qui construit son agir fournit un deuxième fondement à la démarche praxéologique. C'est en analysant comment l'acteur constitue le sens de son agir et en précisant en quoi l'agir crée un acte personnel que la démarche de praxéologie se précise.

Une action est sensée (significative aux différents niveaux d'implication sociotemporelle) dans la mesure où l'acteur :

- prend en considération l'ensemble des données factuelles pertinentes à une situation ;
 - met en œuvre un système de valeurs cohérent par rapport à la situation ;
 - produit une action dans un espace-temps optimal.
-

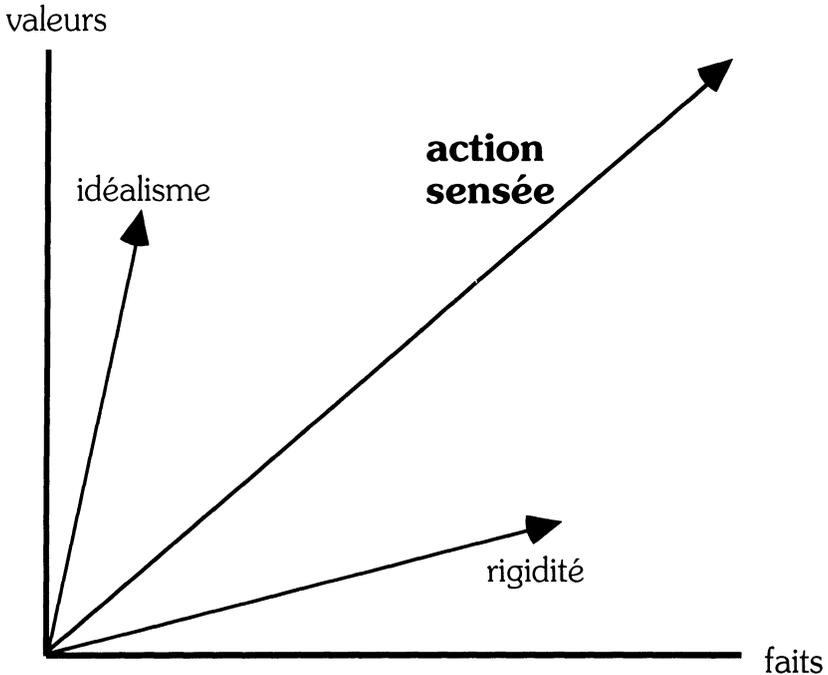
2. Cette question a fait l'objet d'une longue analyse dans ST-ARNAUD (1992), *Connaître par l'action*.

FIGURE 1
La progression de l'agir dans une pratique



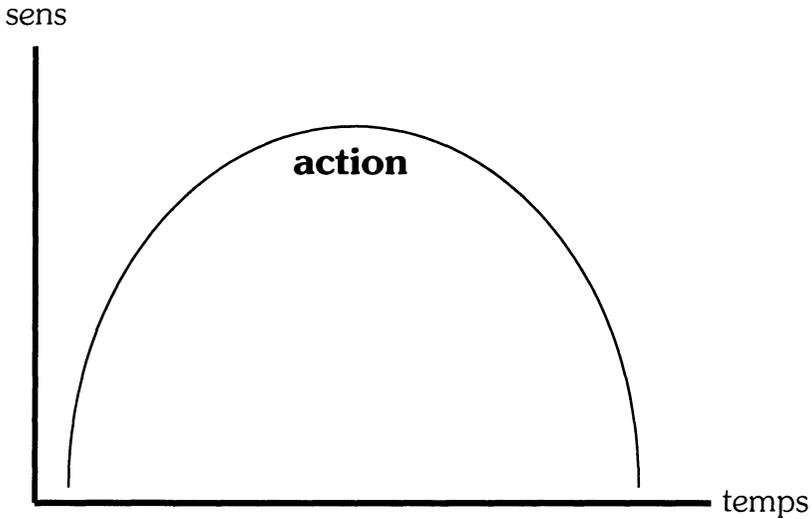
Deux schémas peuvent préciser les rapports entre ces trois composantes d'un acte sensé. Dans la figure 2, on établit le rapport qui existe entre la mise en œuvre de valeurs et la prise en considération des faits. Un manque d'équilibre entre ces deux composantes peut entraîner deux formes de limitation du sens. La recherche d'une mise en œuvre de valeurs qui ne tiendrait pas compte des données très concrètes de la situation aurait pour effet une forme d'action qui manquerait de sens en raison de son idéalisme : manque d'impact réel. Inversement, la prise en considération non critique des données de la situation engendrerait une forme d'action qui manquerait de sens en raison de sa rigidité. L'action sensée exige souvent le recours à un compromis après avoir pris en considération les données factuelles d'une situation ; mais l'acteur doit aussi pouvoir déterminer le moment où le compromis va trop loin et fait en sorte que l'action devient insignifiante. Entre l'idéalisme et la rigidité, une action sensée est à la fois réaliste et innovatrice.

FIGURE 2
La construction de l'agir



Le second schéma est reproduit dans la figure 3 ; il met en rapport le sens de l'agir et la durée dans le temps. Pour qu'un agir soit sensé, il faut un certain temps à sa réalisation, le temps d'un dialogue entre l'acteur et la situation, seule façon d'assurer le rapport harmonieux entre les valeurs et les faits. Cependant, une action qui n'aboutit pas n'a plus de sens. La courbe, un U renversé, illustre que le sens augmente avec le temps jusqu'à un certain point au-delà duquel elle n'a plus de sens. Les exemples de catastrophes écologiques illustrent bien ce rapport : intervenir trop rapidement pour sauver des biens ou des personnes peut avoir pour effet d'augmenter les pertes ; mais multiplier les palabres ou les études à l'infini peut aussi aboutir à une intervention insignifiante : «trop peu trop tard», conclusion qu'on entend si souvent en pareil cas.

FIGURE 3
La réalisation de l'agir



Dans une démarche praxéologique visant une pluralité de sens, l'agir présente trois axes : une approche axiologique des valeurs, une approche rythmanalytique³ de l'espace-temps (situation), une approche analytique des faits. Chacun de ces axes peut porter sur plusieurs niveaux que l'on regroupe par commodité dans les trois catégories suivantes : le microsocial, le macrosocial et le télésocial.

Ce qui importe, c'est la façon avec laquelle la personne réalise chaque action. C'est cette façon d'être là qui sera déterminante dans la construction du chemin : c'est l'épreuve de sens donné pour que chaque action soit celle d'un homme total, intégré (où l'imaginaire et l'émotionnel ont autant de poids que le rationnel).

Il s'agit d'être à la hauteur du quotidien – du sens dans le quotidien sans recherche de perfection. De même qu'il y a l'action de l'activisme, il y a l'action de la plénitude.

Une praxis est un processus existentiel. L'agir travaille à produire une œuvre, un résultat – mais aussi à changer les relations sociales et l'expression symbolique de l'ensemble.

3. Rythmanalyse : cet axe du travail des temporalités prend son origine dans l'œuvre de BACHELARD, puis de H. LEFEBVRE.

Dans l'agir, il ne s'agit pas de reconstruire le déroulement, il s'agit de le construire. Ce qui est projeté, c'est l'action qui est le but de l'agir et qui est mise en œuvre par cet agir. L'acteur au moment où il accomplit son action ne peut la voir achevée (sinon en imagination).

La situation

Comme on l'a vu plus haut, les praticiens compétents apprennent, à différents degrés, à supporter de façon heuristique une tension entre le savoir et le pouvoir, pour une plus grande efficacité de l'agir. Une démarche praxéologique se fonde sur cette réalité de la praxis, mais elle offre davantage : elle provoque les scientifiques au point de remettre en question l'un des énoncés les plus «évidents», à savoir qu'on ne peut faire la science du particulier.

La praxéologie est soumise à une contrainte qui, à première vue, l'exclut de l'activité scientifique formelle, celle de la situation. Schön nous le rappelle et utilise délibérément l'expression «science-action» pour qu'on n'échappe pas à la provocation :

La science-action est une façon d'introduire dans l'univers scientifique des situations qui, en raison de leur unicité, de leur degré élevé d'incertitude et de leur instabilité, ne permettent pas l'application des théories et des techniques de la science traditionnelle. (Schön, 1983 : 319)

LES PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES

L'action dans le quotidien n'est pas dépourvue des éléments qui sont au cœur d'une démarche praxéologique, mais celle-ci vise à exploiter davantage la valeur heuristique de l'action. Toute action n'est pas praxéologie, mais elle peut le devenir ; tout acteur n'est pas praxéologue, mais il peut le devenir. Trois principes méthodologiques caractérisent le passage de l'action banale à la praxéologie.

Principe de la connaissance par l'action

La réflexion spontanée sur l'agir contribue déjà, chez tout acteur, à l'acquisition d'un certain savoir ; savoir implicite⁴, à caractère privé et sans visée de diffusion. Dans une démarche praxéologique, l'acteur demeure le maître d'œuvre de la démarche et ne peut se limiter à être le sujet/objet d'une recherche formelle conduite par un spécialiste de la recherche. On y consi-

4. Notons que les expérimentalistes s'intéressent maintenant à ce phénomène, comme en témoigne l'essai de REBER (1993) intitulé *Implicit Learning and Tacit Knowledge*.

dère l'acteur comme le premier interprète de son agir et on lui demande de ne jamais trahir le savoir implicite qu'il possède, surtout lorsque celui-ci ne cadre pas avec le savoir homologué, sans quoi on ne pourrait jamais rien faire pour la première fois. Or, c'est la caractéristique de l'agir que d'innover ; et seul l'acteur peut être le gardien de ses trouvailles. C'est cette capacité d'innovation qui nous a donné un Freud et un Rogers, par exemple.

Le défi est énorme, et on comprend qu'une majorité de praticiens ne s'y intéressent pas, car plus l'acteur innove, moins il a les mots pour se dire. Lorsqu'il faut s'expliquer, se justifier ou même se battre, comme c'est la coutume chez les spécialistes du savoir homologué, l'acteur est vite démuni. Il devient une proie facile pour le chercheur si celui-ci ne croit pas d'emblée que l'acteur possède un savoir implicite innovateur et surtout s'il ne souhaite pas être embêté par des réalités qui feraient éclater les schèmes déjà acquis à gros prix. C'est là d'ailleurs qu'intervient le deuxième principe méthodologique.

Principe de coopération dialogique

Le dialogue entre l'acteur et la situation est incontournable, et il est présent dans toute action, aussi banale soit-elle. La praxéologie vise à articuler ce dialogue, à lui donner une rigueur qui permettra la diffusion et l'enrichissement éventuel du savoir homologué. Elle présuppose que le sens n'existe pas en soi, il est un produit, une création. La praxéologie ne peut se limiter à reconnaître, à travers des interprétations commodes, ce qu'on sait déjà. Le travail du sens qui est proposé est pluriel ; il exige un partenariat : c'est en variant les discours que l'on peut créer du sens nouveau.

Ceux qui contribuent aujourd'hui à définir la praxéologie affirment ce principe dialogique : Quéré « caractérise l'approche praxéologique comme communicationnelle » (1991 : 85) et il considère que « l'intention communicative s'exprime, de façon incarnée, dans la recherche confuse, dans le cadre d'une interaction avec autrui ou avec soi-même d'une formulation adéquate pour des pensées, des idées, des opinions, etc. » (1991 : 84) ; pour Varela, « l'acte de communiquer ne se traduit pas par un transfert d'information depuis l'expéditeur vers le destinataire, mais plutôt par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée : c'est notre réalisation sociale, par l'acte du langage qui prête vie à notre monde. La véritable trame sur laquelle se dessine notre identité » (1989 : 115).

Le dialogue appelle le plus souvent la coopération entre partenaires dont les champs de compétence se complètent. En effet, si l'action comporte sa propre rationalité et si l'acteur crée du sens par son action, ce dernier n'est

pas évident. Déjà le cadre de référence – culturel ou professionnel – de l'acteur suffit rarement à expliciter le premier niveau de signification de l'action. La loi d'Argyris et Schön⁵ établit que « dans une situation difficile, il y a un écart systématique entre la théorie professée par l'acteur pour expliquer son comportement et la théorie qu'il pratique à son insu » (St-Arnaud, 1992 : 53). Sachant qu'une action ne peut être isolée de son contexte culturel et historique, la pluralité des regards et des discours, donc la confrontation, devient le moyen privilégié pour valider et déployer le sens d'une action.

Principe d'autorégulation

Toute action comporte son propre dynamisme de progrès. L'expérience ou l'apprentissage par essais et erreurs contribuent à l'acquisition progressive d'un savoir-faire de plus en plus efficace. Dans une démarche de praxéologie, on veut, d'une part, accélérer ce processus et, d'autre part, lui donner un caractère plus précis.

À travers de nombreux exemples, pris dans des domaines professionnels aussi variés que la psychiatrie, l'architecture, l'éducation, l'intervention sociale, Schön (1983) a décrit avec une grande précision les mécanismes d'autorégulation que permet une démarche praxéologique.

L'autorégulation se différencie de l'analyse des pratiques par le fait que l'acteur lui-même dirige le processus en fonction de ses propres intentions, plutôt qu'en fonction d'un contrôle externe (social ou scientifique).

De plus, l'autorégulation résout le dilemme apparent que pourrait créer la juxtaposition des deux principes précédents. En vertu du principe de la connaissance par l'action, l'acteur est le premier interprète de son action ; en vertu du principe de coopération dialogique, l'acteur a besoin d'être exposé à toutes sortes de discours pour dégager tout le sens de son agir. Chacun de ces principes, s'il est isolé des autres, nous éloigne de la praxéologie. Le risque, si l'acteur s'en tient au premier principe, est qu'il se prive du travail sur le sens que permet le dialogue, sous prétexte de protéger une originalité qu'il est incapable de traduire. Le risque, si l'acteur se laisse séduire par la logique et la rigueur des discours qui servent à le remettre en question, est qu'il se coupe de son savoir implicite ou, pire, qu'il appauvrisse son action pour qu'elle

5. Cet écart entre la théorie professée et la théorie pratiquée est considéré par certains comme une simple constatation empirique ; il se manifeste cependant avec une telle régularité et il obéit à des mécanismes tellement fondamentaux (ARGYRIS, 1985 et 1990) que ST-ARNAUD, soutenu par ARGYRIS dans une communication personnelle, a suggéré de considérer que nous sommes ici en présence d'une loi psychologique ; il l'a désignée comme « la loi d'Argyris et Schön ». (ST-ARNAUD, 1992 : 53)

dérange moins les idées reçues. La solution de ce dilemme apparaît dans le troisième principe qui consiste à réintroduire dans le creuset de l'action toute idée nouvelle, toute suggestion, toute «vérité» qui serait issue du dialogue. Le principe de l'autorégulation consiste à retenir ce qui contribue à la progression de l'action. Schön a décrit avec minutie, en comparaison avec le processus de la recherche traditionnelle, les différents modes de vérification que permet le principe d'autorégulation :

Celui qui réfléchit-dans-l'action se livre à une sorte de jeu avec la situation, jeu où il est lié par des considérations reliées à trois niveaux d'expérimentation – l'exploration, l'expérimentation par l'action et la vérification d'hypothèses. Son intérêt premier est de changer la situation. Mais s'il ignore les résistances au changement, il tombe dans une simple prédiction autoréalisante [*self-fulfilling prophecy*]. Il expérimente rigoureusement lorsqu'il tente de conformer la situation à la représentation qu'il s'en fait tout en demeurant réceptif aux indices qu'il n'y parvient pas. Sa réflexion sur la résistance de la situation doit lui permettre d'apprendre que son hypothèse n'est pas appropriée, et en quoi ; ou que sa formulation du problème ne l'est pas non plus, et en quoi. (Schön, 1983 : 153)

LA MISE EN ŒUVRE DE LA DÉMARCHE

Bien que les principes méthodologiques énoncés plus haut s'appuient sur des éléments déjà présents dans toute action, une démarche praxéologique n'en demeure pas moins une démarche construite qui incite l'acteur à mener une activité différente de celle qui guide son action quotidienne. À ce titre, la démarche demande un entraînement ; elle peut aussi exiger une formation spécifique, qui peut se faire, par exemple, dans un atelier de praxéologie.

Un atelier de praxéologie part des besoins et des intentions des acteurs qui se réunissent pour s'entraider. Ses formes sont multiples : l'atelier peut être spontané ou planifié ; utiliser la parole ou l'écriture ; porter sur le ressenti ou sur l'imaginaire.

L'organisation de ce travail se fait entre deux ou plusieurs personnes – jusqu'à concurrence d'une dizaine d'acteurs – dans une association spontanée ou dans le cadre d'une formation. La formation elle-même peut s'adresser à des débutants qui apprennent à dialoguer avec des situations en vue d'exercer leur profession. Parfois elle réunit des artisans ou des gens de métiers qui comparent leurs façons de faire. Elle peut aussi réunir des praticiens expérimentés qui mettront l'accent sur la découverte de leur style personnel et sur l'innovation.

Si l'acteur veut se donner une formation spécifique, quelques pistes deviennent accessibles. Aux États-Unis, les ateliers de science-action construits et animés par Argyris et Schön (1974, 1983, 1985, 1987) ont fait l'objet

d'une abondante littérature ; ils constituent sans doute, encore aujourd'hui, le travail de praxéologie le mieux documenté.

Dans l'actualité, au Québec et en Europe, deux méthodes traduisent l'essentiel d'une démarche praxéologique dans un contexte de formation, notamment dans le domaine du travail, de l'éducation et de la santé : l'analyse du style personnel et le travail de l'agir.

L'analyse du style personnel

Lorsqu'un praticien réfléchit sur sa pratique, il découvre, d'une part, que son efficacité dépend de l'intégration qu'il fait d'une tradition d'intervention, propre à son champ de pratique et, d'autre part, de l'originalité de son style personnel. Un champ de pratique se développe par essais et erreurs, grâce à la capacité de réflexion de quelques leaders qui font école. La formation de base que l'on donne au débutant lui évite de répéter les erreurs de ses aînés et de progresser plus rapidement grâce à l'expérience de ceux qui l'ont précédé dans son champ de pratique. Par ailleurs, les sciences humaines ne peuvent codifier qu'une infime partie du savoir et du savoir-faire requis pour assurer l'efficacité d'une pratique. Le facteur P (pour personnalité) est déterminant ; au point qu'un praticien qui se limiterait à imiter les modèles connus se condamnerait à la médiocrité. Une démarche de praxéologie vise donc à favoriser cette intégration d'une tradition et du facteur P de chaque acteur.

Une difficulté de la démarche praxéologique est de trouver le juste milieu entre un laisser-faire qui miserait exclusivement sur le facteur P de l'acteur et un dirigisme qui inhiberait la créativité de l'acteur en misant exclusivement sur la tradition. Pour résoudre cette difficulté, une démarche praxéologique, expérimentée au Québec, propose aux acteurs une recherche de leur style personnel encadrée par une sorte de métamodèle qui définit six paramètres incontournables de toute intervention. À l'intérieur de ce cadre, qu'on est d'ailleurs invité à contester et à modifier, chacun cherche à se particulariser en utilisant un test personnel d'efficacité.

Le métamodèle

Au cours de démarches de praxéologie déjà réalisées, des praticiens expérimentés ont procédé à une réflexion systématique sur leurs pratiques professionnelles en vue de définir leur style personnel d'intervention dans leurs domaines respectifs. À un deuxième niveau d'analyse, il est apparu qu'au-delà des particularités, la réalité même de l'intervention peut s'articuler autour de six paramètres dont l'ensemble constitue un métamodèle de l'intervention (St-Arnaud, 1993). Il apparaît en effet que :

1. Tout intervenant utilise un ensemble de normes et de valeurs à partir desquelles il porte des jugements – personnels, culturels ou professionnels – sur 1) l'individu ou le groupe auprès duquel il intervient, désigné comme le bénéficiaire de l'intervention, 2) la situation qui a donné lieu à l'intervention et 3) le rapport entre le bénéficiaire et la situation ; cet ensemble de normes et de valeurs sera désigné comme le **cadre d'analyse** de l'intervenant.
2. Tout intervenant **structure**, implicitement ou explicitement, la **relation** qui s'établit entre lui-même et le bénéficiaire de l'intervention.
3. Tout intervenant est un agent de changement qui utilise, implicitement ou explicitement, une **théorie du changement**.
4. Tout intervenant est le gestionnaire d'un **processus d'intervention** qui comporte des étapes dont l'agencement est réglementé.
5. Tout intervenant dispose d'un répertoire de **procédés** qui se développe avec l'expérience et qui constitue sa technique d'intervention.
6. Tout intervenant procède, implicitement ou explicitement, à une **évaluation** continue de son efficacité à partir d'un ensemble de critères plus ou moins définis.

Le principal objectif du métamodèle est d'encourager des praticiens à contribuer au développement des sciences de l'intervention en conceptualisant et en diffusant leur modèle personnel d'intervention. La formule d'interview est utilisée pour faire le lien entre ce métamodèle et la pratique d'un intervenant. L'interview par son caractère interactif convient au praticien qui, le plus souvent, n'a ni le temps ni l'intérêt pour écrire longuement. Un ensemble de questions permet de couvrir les dimensions de l'agir.

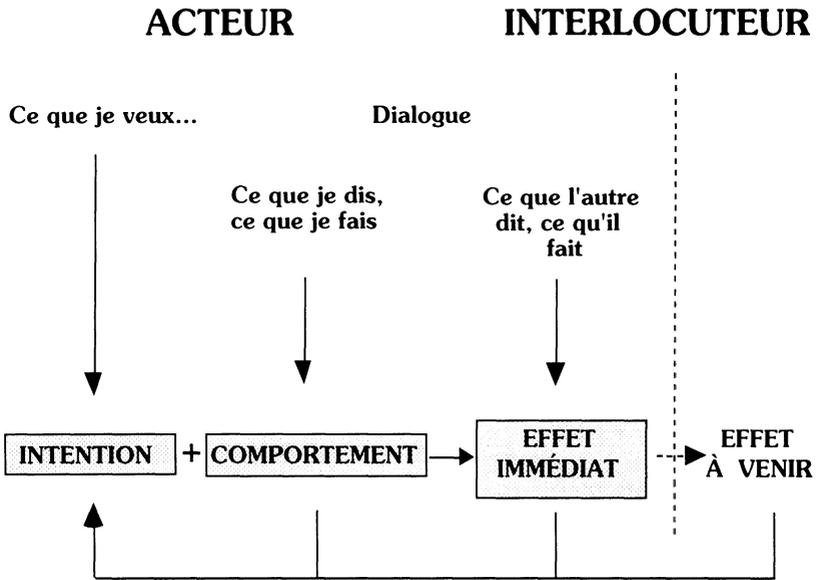
Le test personnel d'efficacité

Le test personnel d'efficacité est une version québécoise de la méthode utilisée par Argyris *et al.* (1985). Elle a été décrite pour la première fois dans le livre intitulé *Connaître par l'action* (St-Arnaud, 1992 : chap. 2) dont l'objectif était d'introduire pour le public francophone les idées de Chris Argyris et de Don Schön. La méthode a pour but d'entraîner l'acteur à mettre en relation son intention (formulée en termes d'un effet immédiat recherché chez l'interlocuteur), les moyens utilisés pour produire l'effet visé et les effets eux-mêmes. Pour ce faire, il peut utiliser le schéma reproduit dans la figure 5 intitulée «Le test personnel d'efficacité».

L'intérêt de ce test est qu'il permet de trouver rapidement les correctifs qu'il faut apporter pour devenir efficace. L'acteur qui est conscient de son intention – l'effet qu'il veut produire – peut d'abord vérifier si l'incapacité de

produire l'effet visé est due à une erreur de stratégie, c'est-à-dire aux moyens qu'il met en œuvre ; le cas échéant, il modifie sa stratégie. S'il découvre que l'inefficacité est plutôt attribuable à une erreur d'intention de sa part, c'est-à-dire à un manque de réalisme par rapport à l'effet qu'il veut produire, il augmente alors son efficacité en modifiant son intention. L'acteur qui n'est pas d'emblée conscient de son intention – ce qui n'infirme en rien le postulat que « toute action est intentionnelle » – découvrira à travers son comportement et l'effet produit ce qu'il attend de son interlocuteur.

FIGURE 5
Le test personnel d'efficacité



En accumulant les observations, l'acteur découvre que la spécificité de chacune de ses interventions et la variété des situations où il intervient l'amènent à inventer dans l'action son style personnel: tout en pouvant se rattacher – à différents degrés selon les intervenants – à une école ou à une tradition, il se particularise ; il invente sa façon à lui d'intervenir. Il découvre, en définitive, que sa personnalité devient son meilleur outil de travail.

Le travail de l'agir

On peut aussi voir l'action comme une suite de séquences où les acteurs engagés dans des moments successifs doivent mobiliser des compétences diverses pour mener l'agir à son terme. Ici, il s'agit d'accompagner le parcours entier, du projet de l'agir jusqu'à l'action réalisée, puis jusqu'à la mesure de ses conséquences.

Il s'agit d'un travail des temporalités multiples (séquences du quotidien, des temps brefs, des dispositions durables, etc.) pour trouver la temporalité pertinente à l'action, en accordant la même importance (théorique et pratique) à toutes les données, en respectant le passage d'un temps à un autre, selon les modes d'action différents.

Mais ces « libérations d'action » soulignent l'importance de la discussion (et donc de son nécessaire renouvellement). Trouver dans une vraie communication le cadre d'une discussion raisonnée, partant des prétentions et poursuivant jusqu'à la validité de chaque opération (cf. Habermas) : travail de projet, écoute de situation, problématisation, travail du sens, prise de décision-action, construction opérationnelle de l'agir, évaluation et intégration de l'action.

Ce travail de l'agir peut être instrumenté par un ensemble d'outils : le récit des pratiques ; le journal d'itinérance ; la métaphore générative ; le futur préféré ; le corpus de textes ; l'observation directe (de réunions, de travaux, d'objets) ; le jeu de rôles observé et répété ; le vidéo-feedback ; la consultation sur des cas réels avec observation ; le parcours praxéologique spontané ou organisé ; la consultation collective (traitement de demandes) ; le reportage psychosocial ; le journal de bord ; le journal de Progoff ; etc.

CONCLUSION

En conclusion, il faut rappeler que la praxéologie se fait dans l'action et par l'action. Elle ne peut se limiter à un discours sur l'action, sans quoi les trois principes – connaissance par l'action, coopération dialogique et autorégulation – ne seraient plus respectés.

Dans une perspective de renouveau de l'interaction toujours difficile entre chercheurs et praticiens, la démarche praxéologique entend mettre fin à la tutelle traditionnelle que le savoir homologué imposait à l'agir. L'acteur s'en retrouve valorisé mais aussi confronté à de nouvelles exigences : développer son autonomie et accroître son degré de conscience à tous les niveaux de l'implication sociale.

Enfin, bien que ce volet soit ici volontairement laissé dans l'ombre, un nouveau partenariat de recherche se dessine derrière la démarche de praxéologie. Il restera bien sûr à établir les règles et les méthodes qui, tout en respectant les contraintes des situations traitées, contribueront à des généralisations suffisamment articulées pour créer de nouveaux savoirs. Mais si la construction de l'agir progresse, on peut prédire que la construction d'un nouveau savoir homologué, issu de cet agir, suivra.

Bibliographie

- ARGYRIS, C. et D.A. SCHÖN (1974). *Theory in Practice: Increasing Professional Effectiveness*, San Francisco, Jossey-Bass.
- ARGYRIS, C., PUTNAM, R. et D. McLAIN SMITH, (1985). *Action Science*, San Francisco, Jossey-Bass.
- BACHELARD, G (1950). *Dialectique de la durée*, Paris, PUF.
- BLONDEL, M. (1893). *L'action*, Paris, PUF.
- BOURDIEU, P. (1972). *Esquisse de la théorie de la pratique*, Genève, Droz.
- BOURDIEU, P. (1980). *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- BRENTANO, J. (1874). *Psychologie du point de vue empirique* (édition de 1963), Paris, Aubier.
- CALLON, M. (dir.) (1989). *La science et ses réseaux*, Paris, La Découverte.
- CALLON, M. (1991). *La science telle qu'elle se fait; anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte.
- CROZIER, M. et E. FRIEDBERG (1977). *L'acteur et le système*, Paris, Éditions du Seuil.
- DAVAL, R. (1981). *Logique de l'action individuelle*, Paris, PUF.
- DEWEY, J. (1929). *The Quest for Certainty. A Study of the Relation of Knowledge and Action*, New York, Minton, Balch.
- FESTINGER, L. (dir.) (1980). *Retrospections on Social Psychology*, New York, Oxford University Press.
- FRIEDBERG, E. (1993). *Le pouvoir et la règle, dynamique de l'action organisée*, Paris, Éditions du Seuil.
- GRIMMETT, P.P. et G.L. ERICKSON (sous la direction de) (1988). *Reflection in Teacher Education*, Vancouver, Pacific Educational Press.
- HABERMAS, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard.
- LATOUR, B. (1988). *La vie de laboratoire; la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- LATOUR, B. (1989). *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LEWIN, K. (1948). *Resolving Social Conflicts*, New York, Harper & Row.
- LEWIN, K. (1951), *Field Theory in Social Science*, New York, Harper & Row.

- MEAD, G.H. (1934), *Mind Self and Society*, Chicago, University of Chicago Press.
- MEYERSON, I. (1948). *Le travail et les techniques*, Paris, PUF.
- POLITZER, G. (1968). *Critique des fondements de la psychologie*, 3^e éd., Paris, PUF.
- PROGOFF, I. (1984). *Le journal intime intensif*, Montréal, Les Éditions de l'Homme.
- QUÉRÉ, L. (1991). « D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique », *Réseaux*, n^{os} 46-47.
- REBER, A.S. (1993) *Implicit Learning and Tacit Knowledge*, New York, Oxford University Press.
- RICŒUR, P. (1977). *La sémantique de l'action*, Paris, CNRS.
- RICŒUR, P. (1986). *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.
- ST-ARNAUD, Y. (1992). *Connaître par l'action*, Montréal, PUM.
- ST-ARNAUD, Y. (1993a). « Pratique, formation et recherche, une histoire de poupées russes », dans SERRE, F. (dir.), *Recherche, formation et pratiques en éducation des adultes*, Sherbrooke, Éditions du CRP, Université de Sherbrooke, chap. 12.
- ST-ARNAUD, Y. (1993b). « Guide méthodologique pour conceptualiser un modèle d'intervention », dans SERRE, F. (dir.), *Recherche, formation et pratiques en éducation des adultes*, Sherbrooke, Éditions du CRP, Université de Sherbrooke, chap. 8.
- SCHÖN, D.A. (1983). *The Reflective Practitioner*, New York, Basic Books.
- SCHÖN, D.A. (1987). *Educating the Reflective Practitioner*, San Francisco, Jossey-Bass.
- SCHÖN, D.A. (sous la direction de) (1991). *The Reflective Turn, Case Studies in and on Educational Practice*, New York and London, Teachers College Press.
- SÈVE, L. (1984). *Structuralisme et dialectique*, Paris, Messidor/Éditions sociales.
- TOURAINÉ, A. (1965). *Sociologie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil.
- VALLON, H. (1942). *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion.
- VARELA, F. (1989). *Connaître : les sciences cognitives*, Paris, Éditions du Seuil.